

Vincent Macaigne, dynamite théâtrale

LE MONDE | 19.06.2014 à 14h25 | Brigitte Salino



Vincent Macaigne, réalisateur, acteur et metteur en scène. | LEO-PAUL RIDET POUR "LE MONDE"

f

t

Il y a autant de trash que de tendresse dans ses spectacles. Ce jeune metteur en scène, acteur et réalisateur n'en finit de bousculer les codes

Ce garçon de 35 ans, là, sur un trottoir, à 11 heures du soir, qui parle, parle, parle, son téléphone vissé à l'oreille, sa main libre caressant une calvitie naissante, ce pourrait être n'importe quel garçon d'aujourd'hui, une nuit d'avril, près de la place de la République, à Paris. Mais c'est Vincent Macaigne, tout juste sorti d'un appartement où il monte deux films en même temps, travaillant comme un damné, courant après le temps, tel Woyzeck, le personnage de Büchner à qui sa frénésie fait penser.

Deux jours plus tard, il s'attablera, à l'heure du déjeuner, à une terrasse le long du canal Saint-Martin. Là encore, il parlera, parlera, parlera, parce qu'il lui faut s'expliquer, dire ce qu'il a en tête, s'énerver contre ce qui ne va pas, s'enthousiasmer pour le reste et se fatiguer, oui, se fatiguer, comme il l'a écrit un jour de 2013 à Cologne, dans un long SMS aux *Cahiers du cinéma* : « *Se fatiguer pour rien. Juste pour dire nous avons vécu en ce temps. Et en ce temps nous étions ainsi.* »

Rien ne définit mieux Vincent Macaigne que ces mots. Ils contiennent toute son histoire, racontée en long et en large quand il s'est retrouvé en première ligne, au Festival de Cannes, en 2013, avec trois films dans lesquels il jouait : *La Fille du 14 juillet*, d'Antonin Peretjatko, *2 automnes 3 hivers*, de Sébastien Betbeder, et *La Bataille de Solferino*, de Justine Triet.

« L'arrache » et « le trash »

Jusqu'alors, Vincent Macaigne appartenait surtout au monde du théâtre, où son talent de metteur en scène avait éclaté, avec *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, une adaptation fracassante d'*Hamlet* qui avait mis sens dessus dessous le public et la critique au Festival d'Avignon en 2011. En 2009, il y avait eu un *Idiot* tout aussi fracassant, inspiré par Dostoïevski. Après cette mise en scène, Vincent Macaigne a eu un accident vasculaire cérébral. Quand il est sorti de l'hôpital, Arthur Nauzyciel lui a proposé de venir en résidence à Orléans, où il dirige le Centre dramatique national. « *Il y avait les acteurs d'Hamlet. J'ai pris une caméra, et on a tourné dans la maison qu'on nous avait prêtée.* » C'est comme ça, « à l'arrache » et en deux semaines, qu'est né le premier court-métrage de Vincent Macaigne, *Ce qu'il restera de nous*.

Le second court-métrage n'a pas encore de titre. Lui aussi a été tourné vite, sans argent, avec les amis. Il parlera de la France, c'est tout ce que l'on en sait pour le moment. C'est l'un des deux films que Vincent Macaigne est en train de monter. L'autre est une commande de la Comédie-Française et d'Arte, qui ont proposé à des réalisateurs de reprendre la pièce et la distribution d'un spectacle du Français et d'en faire un film, en respectant des règles strictes : autorisation de couper le texte, mais pas de le modifier, tournage en deux semaines au maximum, dans un décor naturel.

Lire aussi : [Le théâtre fait son cinéma](#)

Vincent Macaigne a travaillé avec les comédiens qui avaient joué *Dom Juan*, de Molière, sous la direction de Jean-Pierre Vincent. Il les a mis dans la rue, à Paris. « *Ça va être trash* », prévient-il. On peut lui faire confiance. « L'arrache » et « le trash » sont ses marques de fabrique. Mais pas seulement : il y a autant d'élans de tendresse que de flots d'hémoglobine dans ses spectacles, qui toujours creusent l'humain comme on creuse une terre, ici et maintenant.

Mais la renommée est ainsi faite qu'elle se joue des réalités. Il fallait un provocateur dans le paysage, Vincent Macaigne l'est devenu. Il s'en défend : « *Je n'aime ni la provocation ni le cynisme. A travers mes spectacles et mes films, j'ai juste envie de faire entendre une parole qui est la mienne. De laisser une trace, en somme.* »

On pourrait ajouter : et de se faire oublier. Car Vincent Macaigne en a assez qu'on s'attarde sur son enfance compliquée, à Paris, entre un père français et une mère iranienne très politisée, issue d'une famille qui a payé le tribut du combat pour la liberté en Iran. « *C'est vrai qu'il y a eu beaucoup de morts, dans cette famille. Moi, je le vivais de loin, d'une manière fantasmée. Il y avait une contradiction entre l'enfant que j'étais, grandissant en France, et ce qui se passait en Iran. C'était une lutte tragique, mais je crois que chacun, quelle que soit son histoire, en vit une. Ça n'explique pas la soi-disant violence de mes spectacles. Mais c'est peut-être pour ça que mes spectacles parlent de : qu'est-ce que l'espoir ? Qu'est-ce que se salir ?* »

Ne pas s'empêcher

Même chose pour la maladie, que Vincent Macaigne entend remettre à sa place. « *Depuis toujours, j'ai des problèmes de santé. Mais ce n'est pas important. La maladie n'apporte rien.* » Voilà qui clôt le chapitre, et laisse le champ libre à ce qui habite et qui obsède Vincent Macaigne depuis qu'il est sorti du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris : jouer, écrire, mettre en scène, réaliser. « *Faire* », c'est son mot. On l'entend à chaque phrase, et il faut le prendre comme une injonction : ne pas s'empêcher. Vivre. Aller à Rio de Janeiro pour adapter *Les Trois Sœurs*, de Tchekhov, dans le hangar désaffecté d'une favela, comme ce fut le cas en 2012 : « *On savait que le hangar serait détruit pour construire les bâtiments des Jeux olympiques. J'ai pu faire ce que je voulais, des trous dans le plafond, des mares d'eau... En France, c'est compliqué, parce que les directeurs de théâtre ont toujours peur que j'abîme leurs salles.* »

Pour *La Montagne magique*, son grand projet du moment, Vincent Macaigne rêve que les spectateurs sortent du théâtre, au cours de la représentation, et partent en bus dans les rues, comme les malades du roman de Thomas Mann s'échappent du sanatorium, pour aller dans les vallées... Elle sera créée en 2015, cette *Montagne magique* tant attendue.

D'ici là, Vincent Macaigne, qu'on verra en novembre dans *Eden*, le film de Mia Hansen-Love, va reprendre sa mise en scène de *L'Idiot*, d'après Dostoïevski. Ou plutôt, la recréer, à Vidy-Lausanne, puis à Paris, à l'automne. « *C'est comme mes films : l'important est que L'Idiot existe. Qu'il se fasse. Même si c'est un énorme mur, impossible à grimper, au moins on montrera à tout le monde qu'il existe, ce mur. S'il le faut, on se le prendra dans la gueule. Mais on ne va pas le contourner.* »

La semaine prochaine : Chuka Umunna, député Labour au Parlement britannique.

Brigitte Salino

CLEF

1978 Naissance à Paris

1999 Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris

2009 Mise en scène d'« Idiot ! », d'après Dostoïevski

2011 Mise en scène d'« Au moins j'aurai laissé un beau cadavre », d'après « Hamlet », au Festival d'Avignon

2013 Acteur dans « La Bataille de Solférino », de Justine Triet